

IL N'Y AURA PAS DU PETIT « a » POUR TOUT LE MONDE

Laurence Stoïanoff

Tout se passe comme si la tentative de Lacan de passer à l'écriture des discours, via les petites lettres ('a', S1, S2, \$ etc.),... au savoir sur la vérité était génératrice de honte. C'est comme si l'impudeur de mettre notre structure à nu se payait au prix fort, celui de l'anathème, du bannissement.

Alors on s'empresse de rectifier le tir, de faire des impasses, d'assaisonner le tout pour qu'il devienne digeste, transmissible, régurgitable à merci. C'est à vous dégoûter de la psychanalyse, plutôt que de boire au calice de la honte. Et pourtant, qu'en est-il de notre curiosité, de notre soif de savoir et de vérité?

J'ai un peu **honte** de me présenter à vous dans un état de quasi épuisement. La fréquentation de Lacan, ne fut elle que livresque, laisse des traces.

Mon dire, ce matin, concerne la leçon n° 9 du Livre XVI du *Séminaire*, et je ne prétends en aucune sorte en avoir fait le tour. Je demande votre indulgence quant aux imprécisions (ou pire!), qui ne manqueront pas de surgir çà et là.

Je forme cependant l'espoir que certaines de mes associations pourraient résonner avec votre pratique, et, pour les plus jeunes d'entre vous, vous donner le virus, non pas l'a-vie-erre (N₁H₄), mais l'**honte** aux logiques : S (A)

En guise de trilogie :

I QUELLE ARTICULATION ENTRE PSYCHANALYSE ET PHILOSOPHIE ?

A la suite de l'intervention de Maklouf il y a 15 jours, où ont été posées, sous le sceau de la dénégation, les noces de la philosophie et de la Thérapie Cognitivo-Comportementale (TCC), à l'heure où le siècle annonce comme un progrès l'avènement des leçons de philosophie dans les maternelles (qui rappellera celles qui ont été mises à sac, notamment à Strasbourg, il y a déjà des années?) Maternelles où donc il est question de rendre les enfants sages... au pied de la lettre, TDHA [troubles déficitaires de l'attention avec hyperactivité] oblige ! A ce propos voici ce qu'é-

crivait Françoise Dolto dans *Psychanalyse et pédiatrie* :

« Le silence et l'immobilité de l'enfant sage sont rarement pour lui autre chose que mutilation dynamique, réduction à l'objet fécal, mort imposée et subie. Avant de sombrer dans l'arriération mentale, fruit de cette mort acceptée [l'enfant] développe des fantasmes sadiques qui peuvent aller jusqu'à l'hallucination phobique, /.../ les rythmies, les tics, les bégaiements, l'insomnie, l'encoprésie, l'énurésie, sont les derniers refuges de la libido dans ce moribond social, au supplice d'une éducation perverse ».

Cette entreprise pour traiter la violence qui surgit de toute part dans nos sociétés ne laisse pas de nous interroger.

Il ne s'agit plus du banal cours de morale qui, à l'école élémentaire, faisait réfléchir les élèves sur une maxime écrite au tableau, du style : « ma liberté s'arrête où commence celle des autres ». Il s'agit maintenant d'un dispositif qui s'apparente plus à de la manipulation mentale, du lavage de cerveaux, dispositif où les maîtres d'école se muent en maîtres à penser. Ne conseille-t-on pas aux enfants d'agir dans le dos de leurs parents si ceux-ci ne sont pas bien-pensants à propos de la collecte des pièces jaunes aux fins caritatives que l'on sait ?

Peut-il y avoir lien social sans grand Autre ? C'est autour de cette question que s'articule le débat entre philosophie et psychanalyse dans le livre XVI du *Séminaire* de Jacques Lacan.

Le dieu des philosophes n'est certes pas le grand Autre. Je cite :

« Il y a un moment où ça se sépare, le Dieu des Philosophes et le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, qui, lui, parle mais dont le nom est imprononçable » /.../ « le Dieu de Pascal n'est le dieu d'aucun savoir. Nous ne savons – écrit Pascal – ni ce qu'il est, bien sûr, ni même s'il est ».

Dans le Livre XVI au-delà de l'existence de Dieu, partenaire de Pascal dans son fameux 'pari', c'est de l'existence de l'autre qu'il s'agit, point crucial dans la clinique des autistes en particulier.

Quid du traitement du lien social à l'heure où l'image de la fracture sociale hante les esprits ? Cette fracture passerait-elle entre 'a' et 'A' ?

Le traitement des incivilités et autres formes de violence dans nos écoles et collèges s'opère par une pléthore de réglementations (parfois rétroactives) visant à réguler la foire d'empoigne entre les 'petits autres' laïques maintenant affublés, pour ne citer qu'un exemple, de « permis à points » pour circuler dans leurs écoles digne avatar du fameux « zéro de conduite ». Tiens voilà le 'o' qui ressurgit !

Poursuivons avec Françoise Dolto :

« Tuer c'est immobiliser... l'immobilité corporelle totale ou partielle, quand elle est imposée, est revendiquée comme sadique, et encore plus le silence qui leur est imposé par un adulte hypersensible au bruit. Bavarder est le signe d'une activité mentale physiologiquement saine pour tout enfant de moins de 7 ans... l'entraînement à la contention des activités parallèles à la concentration mentale ne peut qu'être progressif et scandé que par des moments de détente bruyante et motrice. »

D'autres ont proposé timidement des médiations par des activités langagières (théâtre, contes, groupes de parole). Ainsi, dans nos écoles et nos collèges le débat est ouvert entre recourir au grand Autre, trésor du signifiant, ou vouloir le bien de la société par l'édictation de règles philosophiquement correctes.

Lesdites règles ne vont pas manquer de susciter les transgressions adéquates, puis un sentiment de culpabilité dans un cycle punition, culpabilité, bêtise, d'où la **honte** sera soigneusement exclue, que ce soit de la part de l'élève ou de l'enseignant. Car la honte s'oppose, de facto, au politiquement correct. Il suffit d'en parler avec quelques enfants tchéchènes en errance depuis des années à travers notre Belle Europe.

Enfin, en ce qui concerne l'articulation de la psychanalyse à la philosophie, les choses se présentaient d'une manière assez complexe, puisqu'il est de bon ton aujourd'hui à l'Université de se gausser de psychanalyse tout en se vantant de n'avoir pas lu une ligne de Freud. Seul le dispositif de la cure étant en cause dans l'efficacité de la thérapeutique ! Peut-être Roland Chémama pourra-t-il nous en dire plus lors de son intervention prochaine le 4 mars 2006 à l'AEFL.

La psychanalyse est-elle une pseudoscience comme le suggèrent les auteurs du fameux *Livre noir de la psychanalyse*?

Lacan se pose comme celui qui explique rien : « Vous n'allez pas me dire que j'explique, j'explique rien justement ». Le Livre XVI est tiré du *Séminaire* où il tente de fonder, de refonder une science nouvelle. Ce que propose Lacan, c'est la psychanalyse donc, en tant que dérivée des sciences physiques et mathématiques, en tant que science appliquée à/et de/l'être parlant, et ceci dans la pure tradition freudienne

Dans cet effort de démarquage de la psychanalyse par rapport aux sciences dites humaines, ou autres thérapies, il va jusqu'à revendiquer le risque de délirer, de devenir « fêlé », comme on dit, et de sortir du sillon de la pensée autorisée. Pour un psychanalyste ça n'est pas une mince affaire. Beaucoup ont préféré recouvrir d'un voile pudique toutes ces recherches lacaniennes pour ne garder que ce qui en est avouable. Lacan ferait-il **honte** avec des énoncés du genre : « il n'y aura pas de 'a' pour tout le monde »? Qu'en est-il de ce petit 'a' qui viendrait s'épuiser à l'infini de manière asymptotique?

Il y a une évidence mathématique, nous dit-il : le 1 en tant que marque de ce qu'il en est du 'a'. Sans ce 1, ce trait unaire, pas de répétition. Voici quelques passages :

« Ce 1 une fois repéré foisonne déjà, il fait « essaim » ; il n'est posé que pour tenter la répétition, pour retrouver la jouissance en tant qu'elle a déjà fuit. Le premier Un (1), pour retrouver ce qui n'était pas marqué d'origine, déjà l'altère (puisqu'à l'origine il n'est pas déjà marqué). Il se pose donc déjà dans la fondation d'une différence qu'il ne constitue pas en tant que telle, mais en tant qu'il la produit ».

Est-ce que ce qui s'engage pour le sujet, la répétition comme origine, est un processus qui a une limite ou pas? [après division, partition de deux infinis?]

Infini? du nombre, précipité, accéléré par la série de Fibonacci de manière exponentielle. Quand on s'éloigne de son origine, l'unité, dans cette proportion qui s'articule avec le 'a', on se dirige vers une limite qui prend la valeur : $1/a$, la valeur de a étant inférieure à 1.

C'est à partir du 'pari' de Pascal (qui a

cousu en la doublure de son pourpoint le texte mystique que l'on sait) et en faisant un détour par Fibonacci que Lacan arrive à cet énoncé : plus on s'intéresse aux masses, au nombre, et plus le problème de la psychose se pose.

Ainsi, sous forme d'une boutade, et donc hors de tout contrôle dogmatique, un membre de cette assemblée ne m'assurerait-il pas, en me tapant dans le dos et en clignant de l'œil vers mes kilos superflus : « Mais si, Laurence, il y en aura pour tout le monde »! N'a-t-on pas trop jumelé marxisme et freudisme... Et Lacan de reprendre à propos du plus de jouir qu'est le petit 'a' la notion de plus-value chère à Karl Marx.

Cet énoncé : « il n'y aura pas de petit 'a' pour tout le monde » (qu'on peut qualifier de pro-vocateur au regard de la tradition chrétienne et de la leçon des Noces de Cana), est donc le fruit du croisement des chemins d'un mystique et d'un mathématicien, via un psychanalyste qui au passage met la main sur le nombre d'or dont on connaît les multiples splendeurs, soit 0,618.

Le génie de Lacan, en bon hystérique, était de tisser des liens, des correspondances, de mettre des 'et' là où les obsessionnels font 'ou' 'ou'.... hibou, caillou, genou, et nous voilà à la fameuse articulation douloureuse entre psychanalyse et philosophie dont on a parlé il y a quinze jours. Passons.

Nous arrivons au lieu du sujet qui prend la forme de cette pro-vocation : il n'y aura pas de 'a' pour tout le monde.

Et Lacan de prédire qu'« à l'avenir, parce qu'il est arrivé quelque chose à cette valeur du savoir, quiconque voudra occuper une place de transmission de valeur fera bien d'être psychanalyste ». Mais peut-on être psychanalyste sans Freud?

J'y reviens! Comme 1, il a payé le prix de l'ouverture de la voie. Poser la question pointe la réponse au vu de ce qu'a développé Lacan/Fibonacci : Une suite est-elle possible sans le 1, en excluant (forcluant) le 1?

C'est la question de la dépendance du sujet au discours « qui le tient », en non pas « qu'il tient ». Le fond et la forme sont intimement liés.

Petite récréation CLINIQUE en guise d'illustration : qui entre en analyse a 'rien' à perdre

Voici l'histoire de cette patiente dont le symptôme s'énonçait : « j'ai envie de rien ».

La disparition de la négation (je *n'*ai) ouvre des horizons insoupçonnés vers lesquels on ne peut s'embarquer qu'avec quelque bagage, tel un Bougainvilliers, un Charcot (pas le psychiatre mais l'autre) car tout explorateur part avec des instruments de mesure. Oui, se laisser embarquer par tout cela.

Vers le continent noir. Entendre et respecter l'écart entre « j'ai envie de rien » et « je *n'*ai envie de rien » nous renverrait à l'exemple cité par Stoïan Stoïanoff il y a un mois, à ce 'à rajouté mine de rien par le praticien à la phrase de sa patiente : « Je n'arrive plus [à] me mentir », mais passons. Un psychanalyste n'est donc pas un « correcteur de pensées », (pas plus qu'un « lecteur de pensées »), quelqu'un qui briserait cet « os de pensée » : « j'ai envie de rien », os qui se manifeste avec tout son entêtement clinique. Un briseur de pensée viendrait rajouter cette articulation du *n'* restituant une phrase devenue alors insignifiante « je n'ai envie de rien », et nécessitant tout juste quelque médication thymoanaleptique, « J'ai envie de rien » ! Combien d'ados, combien de matelots, ne nous ont-ils seriné ce refrain.

A l'époque, en bonne ex-gourde, j'avais repris le « j'ai envie ». Les effets avaient été perceptibles aux séances suivantes : un décoinçage dans la mise ainsi qu'un assouplissement de tout le corps... mais elle persistait : « c'est drôle, je ne comprends pas pourquoi j'ai envie de rien... »... Pourtant tout allait bien mais à chaque fois elle relançait les dés, pour une n^{ème} fois... jusqu'à ce que surgisse une histoire de « vu » entre son père et sa mère où elle avait été prise en otage.

Cette vignette clinique, chez une jeune fille férue de science et issue d'un milieu religieux, nous renvoie au 'pari' de Pascal, où le 'rien' équivaut au 0 ou au 'a' qualifiant ainsi la mise de départ, l'enjeu.

Ce n'est que dans l'après-coup de la lecture des abaqués lacaniennes que m'est venue cette idée : le psychanalyste a donc à s'asseoir à cette table de jeu que propose le 'pari', faute de quoi... eh bien, c'est raté. Alors oui, Jean-Louis Rinaldini a raison, Lacan, en homme du

XVII^e siècle, baroque, pose le psychanalyste comme intermédiaire entre Dieu et les hommes, entre 'a' et 'A'.

Que Dieu existe ou n'existe pas, là n'est pas la question. Ce qui nous interroge c'est un fait de structure, le fait de s'engager ou pas, et c'est ce qu'il a tenté de nous transmettre au-delà de l'affect et de la jouissance. « Vous ne pouvez, à ce jeu là, y jouer d'une façon correcte que si vous êtes indifférents ». On est loin de la glue médiatico-caritative dont nos bambins sont abreuvés à flots continus.

Revenons à nos moutons. Il est vrai qu'à force de les suivre un à un, le sommeil intellectuel dont parlait Ben Makhoul nous guette, d'où la propension à faire l'école buissonnière. En bref, la question du rien et de la répétition à l'infini sont intimement mêlées à celle du 'a' et du 'A'. Où il appert qu'on n'en a pas fini avec le Bon Dieu.

III « L'ITINÉRAIRE DE L'ÂME À DIEU » DE SAINT BONAVENTURE, OU DE L'ARGUMENT ONTOLOGIQUE ET DES EFFETS DE SON EFFACEMENT

Tout se passe comme si la tentative de Lacan de passer à l'écriture des discours, via les petites lettres ('a', S1, S2, \$ etc.),... au savoir sur la vérité était génératrice de **honte**. C'est comme si l'impudeur de mettre notre structure à nu se payait au prix fort, celui de l'anathème, du bannissement.

Alors on s'empresse de rectifier le tir, de faire des impasses, d'assaisonner le tout pour qu'il devienne digeste, transmissible, régurgitable à merci. C'est à vous dégoûter de la psychanalyse, plutôt que de boire au calice de la **honte**. Et pourtant, qu'en est-il de notre curiosité, de notre soif de savoir et de vérité ?

Jacques Lacan camperait sur le créneau de la **honte** du haut de la maison Dieu. Alors je suis allée y voir de plus près. Saint Bonaventure et son « Itinéraire de l'âme à Dieu » (ou du petit 'a' au grand 'A', si vous préférez) nous dit que « l'intelligence ne pourrait savoir que ceci est défectueux et incomplet si elle n'avait aucune connaissance de l'être sans aucun défaut ». C'est le fameux « argument ontologique ».

Ainsi le projet de parvenir à l'idée du Bien, Bien pourvu du plus grand degré d'être, ce projet ne s'origine pas de la culpabilité (ainsi que l'affirment les canons de l'église catholique) mais de la **honte** comme marque de ce qui a chu, et s'affiche comme manque au regard du plein. La **honte** réfère à l'idée d'un être qui incarnerait l'essence de la plénitude, et serait antérieur au sujet.

La **honte** dans le temps du sujet actualisé est antérieure à toute existence du sujet (Lacan ne dit-il pas que le sujet est su). Elle ne peut être comprise par lui que comme rapportée à un « objet de **honte** ».

Elle n'a pas de référent, elle s'apparaît sous forme défaillante pleine, comme s'il y avait faillite fondamentale que rien ne pourra jamais réduire (voir la présence rituelle d'un défaut dans les productions artisanales musulmanes). Si la **honte** est signifiée ce n'est qu'en tant que signifiant pur, non référé et non référable, sauf à une objectivation secondaire.

La **honte**, en tant que phénoménologie de la chute du 'a', telle un météore qui laisse sa trace dans le ciel, ou les joues rosies de l'éreuthoprobe, serait le seul espoir que surgisse un signifiant-maître S1 autour duquel pourraient s'articuler des S2 et ceci jusqu'à constituer le 'A', trésor du signifiant.

Le sujet a à être avec sa **honte**: ce qu'il cherche, c'est l'objet de cette **honte** comme étant ce qu'il reconnaît de lui comme **honteux**. L'objet est créé en réponse à la trace **honteuse** de ce qui a chu du plein. Certains parleront ici de narcissisme primaire.

Si S1 est ce qui représente le sujet auprès du grand Autre alors on peut tenter d'écrire la paire ordonnée suivante $\{(S1), (S1, \text{honte})\}$ mais je laisse la discussion ouverte à ce sujet. Ne dit-on pas que le discours psychanalytique produit du S1? Il n'y aurait donc pas de psychanalyse ni de psychanalystes sans honte?

Mais enfin pourquoi le fait que Lacan nous parle de mathématiques ferait-il **honte** à ce point?

Dans la **honte** s'éprouve cet échec, si bien appréhendé par Albert Camus, à clarifier l'irrationnel lorsque la condition de l'homme est confrontée à son enchaînement et qu'il apparaît que l'horreur vient du côté mathématique de l'é-

vénement.

En effet Lacan nous convoque vers ce « côté mathématique de l'événement » et Pascal aussi à sa manière.

Mais si, au final, ces petites lettres sont Dieu, comme nous le dit la *Genèse* (parce que dès qu'on parle Dieu se met à exister) alors oui, nous sommes faits à son image et cela devient supportable. La **honte** disparaît grâce à la foi et à la parole. C'est ce que nous enseignent les mystiques, en acte.

En résumé le sentiment de **honte** serait la marque de l'appréhension par l'homme du concept de Dieu ou de grand Autre, si vous préférez.

CONCLUSION

Quelle n'a pas été ma stupéfaction, au sortir de mon bureau au CMP l'autre jour, de tomber nez à nez avec une jeune fille et sa mère, toutes les deux en chaussons et en pyjama! Et ceci, bien sûr, sans aucune vergogne ni autre forme de procès! Dans le temps ce genre de tableau ne se rencontrait en psychiatrie que dans les cas de confusion mentale.

Si la psychanalyse n'est ni une science, ni une religion, qu'est-elle? Y a-t-il une place tierce dans ce monde de plus en plus manichéen? Récemment J.A. Miller n'a-t-il pas appelé les jésuites à la rescousse dans un appel désespéré? La question de l'âme serait-elle réglée? A-t-on renoncé à cette utopie d'une égalité de droit des sujets face à la société?

A force de nous rabattre les oreilles avec la différence, cette notion de l'égalité des chances, notamment d'avoir accès à un psychanalyste, disparaît puisque la suppression du secteur en psychiatrie est déjà programmée au plus au profit de centres de référence sur l'autisme, les troubles du langage, etc. etc.

La psychanalyse c'est trop long, trop cher... alors **il n'y en aura pas pour tout le monde**. C'est réglé. Ce « il n'y en aura pas pour tout le monde » a des résonances religieuses dans le jansénisme (ou les peuples élus: raéliens), et prend un tour à la fois économique, puisque les projections montrent qu'on ne pourra pas nourrir tout le monde, et psychologique, dans tous les phénomènes d'envie, de jalousie et autres fréro-

cités articulées autour de la privation. A lire le Livre XVI du *Séminaire* de Lacan il semblerait que cette harmonie égalitaire soit un fantasme lié à la structure du sujet, le plus exclu de tous ces bienfaits étant le psychotique.

**PETITE PROPOSITION DE MISE EN PRATIQUE DE
LA THÉORIE :
HISTOIRE DE CO-RESPONDANCES**

Il s'agit de reprendre le fil d'*Ariane* : que l'orateur du jour soit présent à 1, voir à 2 séances précédentes, pour que le travail se prévale du titre de séminaire et de mettre en acte cette accélération dans la répétition des séances en une suite de ce séminaire à plusieurs voix, où le fait de s'articuler les uns aux autres rejoindrait le fonctionnement d'un cartel, le public étant ce

petit 'a', qui permettrait d'atteindre plus vite un « gain psychique », comme disait le philosophe de service lors de la dernière séance.

Mais qui peut dire, aujourd'hui, « j'en réponds ! » face à cette chose si énigmatique et insaisissable.

Je vous remercie, et je suis prête à passer la parole au suivant, notamment à Madame Scotto di Vettimo qui devrait nous entretenir à propos de la **honte** au printemps prochain.

POST SCRIPTUM EN DATE DU 29.05.06

Roland Chémama a été empêché d'assurer son intervention programmée de longue date le matin du 4 mars 2006 à 10 heures en l'université Saint Jean d'Angély à Nice, ainsi que cela avait été programmé, en raison d'une projection d'extraits du film « Le bébé est une personne », projection qui a eu lieu au même endroit et sur le même créneau horaire. Dont acte.